

ou bien au marché de la ville ; mais ces fournisseurs ne suffisent pas à la demande puisque la fabrique s'approvisionne auprès de marchands domiciliés à Saint-Michel-en-Grèves ou à Plouguiel, par exemple en 1468 pour le bois de l'échafaudage destiné à poser la verrière du bras Sud de transept. La pénurie de bois, limitée donc aux environs même de Tréguier, est palliée par la production à l'échelle de l'évêché, assurée par quelques seigneurs dont le duc lui-même n'était pas le moindre propriétaire.

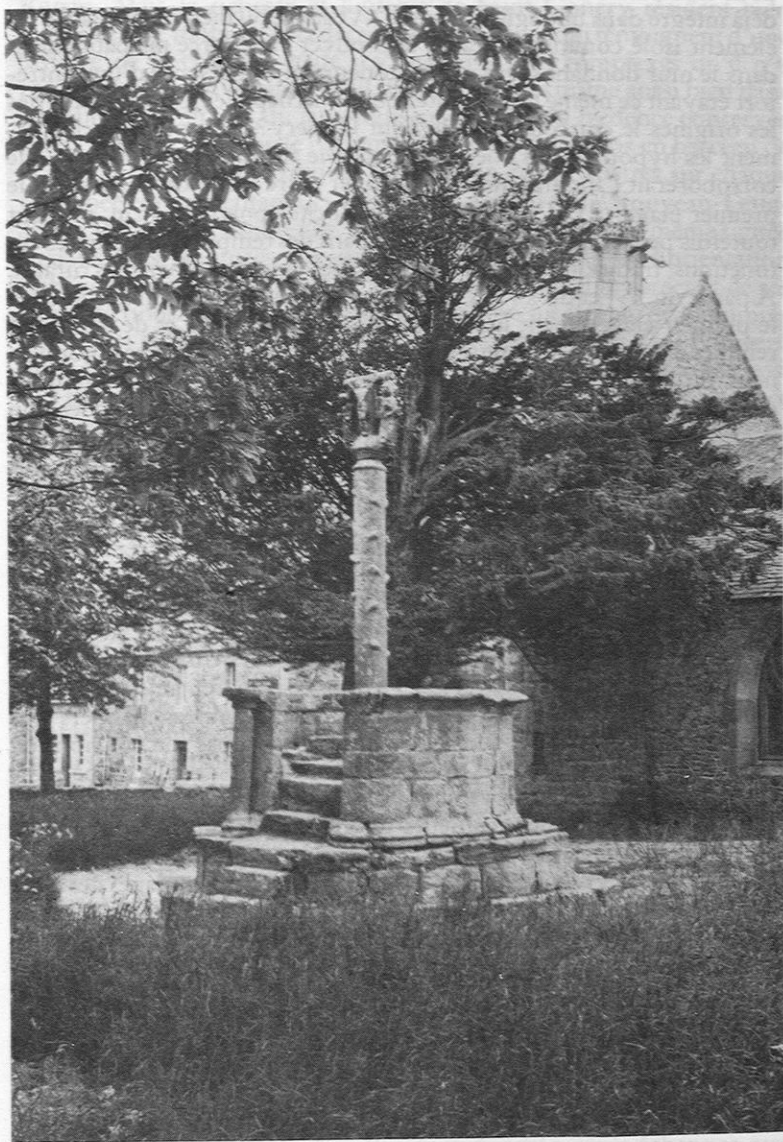
Roger BARRIÉ,
secrétaire régional de l'Inventaire.

SAINT-GONERY EN PLOUGRESCANT

La chapelle de Saint-Gonery étonne par son manque d'unité architecturale et son extrême pauvreté de plan et de masses. Elle constitue pourtant le centre important d'un culte et d'un pèlerinage voués à saint Gonery : la chapelle détient, en effet, non seulement les reliques mais aussi un sarcophage en granite qui passe pour être celui de l'ecclésiastique arrivé en Armorique avec l'immigration bretonne des V^e et VI^e siècles, puis canonisé par la ferveur populaire. Aucun document ne vient cependant en aide pour attester l'ancienneté de son culte en Plougrescant ou situer dans les siècles l'éventuelle translation des reliques. En fait, la vitalité du culte et du pèlerinage prend corps seulement à partir du XV^e siècle, dans la reconstruction presque totale de la chapelle et aux siècles suivants tant dans l'enrichissement intérieur que dans les réalisations du placître. Cet essor du pèlerinage trouvera son accomplissement dans la décision prise par le pape Clément IX en 1668 d'accorder une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient la chapelle le 4^e dimanche de juillet (1).

D'emblée, la méconnaissance du culte à Plougrescant avant le XV^e apparaît liée aux problèmes archéologiques et architecturaux que pose la partie la plus ancienne de la chapelle : un massif coiffé d'un toit en bâtière et de facture très archaïque. De nombreux remaniements joints probablement à des changements de fonction viennent, en effet, compliquer sa datation. Si l'appareillage des murs et l'arc à claveaux non taillés et bloqués de la porte apportent un signe flagrant d'ancienneté, les nombreux types d'ouvertures pratiquées dans le mur sud ajoutent

(1) Cf. R. Couffon, *Répertoire...*, 1940, p. 368.



Chapelle de Saint Gony en Plougrescant - Chaire extérieure

pour leur part à la confusion des siècles. Ce massif occidental était-il déjà intégré dans une église avant le XV^e siècle ou bien constituait-il un élément isolé comme tendrait à le prouver l'arc percé malhabilement dans le mur donnant sur la nef postérieure ou la présence d'un contre-fort étayant ce même mur à l'intérieur de la chapelle? Conservait-il dès les origines le « sarcophage » de saint Gonery? Sans poser exclusivement les hypothèses, d'une part, d'un rôle anciennement défensif que corroborerait l'absence initiale d'escalier entre le rez-de-chaussée et le premier étage (2), d'autre part d'un clocher porche roman, on peut toutefois penser que l'édifice a réuni, dans des temps reculés, toutes ces fonctions, tradition courante alors dans les églises ou chapelles rurales. A partir du XV^e et du XVI^e, s'affirme en tout cas sa fonction d'hypogée, le premier étage tenant lieu de chambre des archives et de dépôt des reliques, comme en témoigne un marché passé en 1651 entre le gouverneur de la chapelle et Raoul Glémot, orfèvre à Lannion pour la commande d'un reliquaire, « pour y loger ce qu'il y a de reliques non enchassées de M. saint Gonery en la tour de la dite chapelle ». C'est probablement en vue de servir cette fonction que l'on greffe une tourelle d'escalier au XV^e siècle sur le clocher porche et que l'on ajoure la chambre de petites baies jumelées. Ce même siècle voit par ailleurs la reconstruction de la nef et du chœur en un rapport certain avec le nouvel essor du pèlerinage que facilitent les relatives sécurité et prospérité économique de la Bretagne ducal. Plus localement, Saint-Gonery peut avoir profité du regain d'activité architecturale propre au Trégor. Son plan en tau est sans doute une réminiscence des chantiers voisins de la Roche-Derrien ou Plouaret (3). Hormis ce plan, remanié par la suite, l'intérêt architectural est bien moindre que dans d'autres chantiers plus fastueux de la même époque. La chapelle ne doit pas son érection aux largesses d'un duc mécène, comme à Runan, ou à celles d'une riche corporation mais à la ferveur populaire, aux dons occasionnels des pèlerins et de quelques seigneurs intéressés. En fait, la séduction de Saint-Gonery n'est à rechercher ni dans le plan, ni dans l'élévation absente de la nef unique, ni dans la modénature des remplages des baies de style flamboyant. En 1612, on achève de dénaturer la silhouette de l'édifice en sommant la tour porche d'une flèche en plomb.

Lieu consacré, la chapelle voit s'ériger autour d'elle aux XVI^e et XVII^e siècles le placître et ses éléments obligés, l'enclos, la porte triomphale, la fontaine sacrée, peut-être un ossuaire aujourd'hui disparu et une chaire à prêcher extérieure, octogonale et à deux gradins comme à

(2) Voir le dossier à l'Inventaire-Bretagne.

(3) Cf. A. Mussat, *Arts et Cultures de Bretagne*, 1979, p. 86.

Runan. Mais la richesse et l'intérêt de Saint-Gonery résident bien plutôt dans le mobilier et la décoration intérieure qui témoignent d'une histoire de la chapelle et de ses fonctions plus complexes qu'il n'y paraît. Hormis un habile travail du bois qui s'exprime aussi bien dans les sablières sculptées du faux transept que dans la crédence conservée dans l'aile sud, la chapelle présente encore sur le lambris en berceau de sa nef un ensemble de fresques réparties en deux registres sur chaque retombée et représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Malgré les nombreuses restaurations dont l'une est même signée et datée, ces peintures constituent un vivant reflet de l'orientation esthétique bretonne aux XV^e et XVI^e siècles, de ses archaïsmes et de ses contradictions. La persistance de la tradition médiévale est omniprésente dans les fonds organisés en bandes de couleurs, et dans l'horreur du vide qui se manifeste par des semis de fleurettes sur les fonds nus. Les deux registres s'organisent autour d'une volonté de concordance entre Ancien et Nouveau Testament chère à la pensée gothique telle qu'elle s'est exprimée avec éclat aux portails des cathédrales du XIII^e siècle. Mais à Saint-Gonery, comme si cette concordance spirituelle s'était étiolée dans le temps et l'espace, le peintre a éloigné avec maladresse la nativité de la Vierge et celle d'Eve. De même, les scènes présentent un véritable télescopage narratif et historique: le Christ, dans l'image de la Sainte Famille apparaît deux fois à deux âges différents, tandis que les tuniques à goulaines du début du XV^e siècle côtoient un peu plus loin les culottes bouffantes d'un XVI^e siècle avancé. Ce télescopage ainsi que l'extrême archaïsme des représentations (Joseph vu de profil a un œil représenté de face) posent des problèmes d'une datation précise: s'agit-il du fruit de plusieurs campagnes ou bien de restaurations apportées à la fin du XVI^e sur un ensemble déjà achevé au siècle précédent? Mais cette contradiction peut tout aussi bien exprimer la tentative maladroite d'un artiste de retrouver et de perpétuer la grande tradition gothique si puissamment enracinée en Bretagne, en la conciliant avec les tendances contemporaines.

L'hésitation entre deux choix esthétiques caractérise aussi l'œuvre la plus intéressante de Saint-Gonery: le tombeau de Guillaüme du Halgouët. Quoique sa présence soit tout à fait étrangère à la vie et à la fonction d'une chapelle de pèlerinage, ce fastueux monument écrase la simplicité de l'édifice par ses dimensions, son inscription étonnamment bavarde et sa situation ambiguë, à la limite du chœur et de l'aile nord.

Nommé évêque de Tréguier en 1587, du Halgouët eut un épiscopat agité, partagé entre des départs précipités pour échapper aux armées de la Ligue et des démêlés avec le chapitre de la cathédrale qui le traîna devant le présidial de Rennes. Ce sont des événements et le fait

que l'évêque soit lui-même originaire de Plougrescant, sa famille possédant aux alentours les manoirs de Dergresq, Bouermel et Dergrec, qui expliquent le choix de Saint-Gonery pour y recevoir le tombeau. Celui-ci fut achevé en 1599, trois ans avant la mort de l'évêque et deux ans après l'accord passé avec les paroissiens de Saint-Gonery, accord en vertu duquel l'évêque devait réparer à ses frais « le pignon de la demi-croix du côté de l'évangile, prêt à tomber ». Le tombeau, à l'instar



Chapelle de Saint Gonery en Plougrescant - Nef vers l'ouest

du lambris peint exprime dans son esthétique une même adaptation à un milieu très particularisé d'un vocabulaire stylistique et d'une esthétique spécifiques. On y retrouve ainsi la contradiction entre, d'une part, la persistance de la tradition médiévale et, d'autre part, une composition d'ensemble, des éléments stylistiques qui trahissent une connaissance certaine du contexte artistique contemporain. Si le gisant rappelle en effet la grande tradition des gisants médiévaux par de nombreux détails tels que le traitement des cheveux, les anges soute-

nant la tête de l'évêque, la crosse fichée dans la gueule du lion (4), au contraire, le soubassement constitue une référence constante à la stylistique du XVI^e siècle, au vocabulaire ornemental tel qu'il s'est trouvé promulgué à travers les œuvres et les écrits de Du Cerceau ou de Philibert Delorme. Mais l'ensemble hétérogène qui s'impose à nos yeux n'est pas seulement dû à une disparité des sources ou à une disparité des matériaux, calcaire pour le gisant et granite pour le tombeau. En fait, dans un rapport inverse, le gisant se révèle comme étant d'une très bonne facture, le soubassement accusant pour sa part non seulement une adaptation malhabile des théories contemporaines au tombeau mais aussi un archaïsme dans le traitement. Cette adaptation artisanale trouve sa plus nette expression dans la faiblesse du figuratif des quatre têtes d'Atlante qui encadrent la plaque du gisant et dans l'irrespect total des proportions des colonnettes porteuses. Véritable défi par son emplacement et son imposante masse, le tombeau de Guillaume du Halgoët devait susciter jalousie et crainte : jalousie du seigneur prééminencier de Saint-Gonery qui obtient d'investir à son tour la chapelle grâce à certains privilèges et crainte des paroissiens et du prêtre de voir l'évêque mortel mais puissant supplanter le saint ancien. En manière de réponse et d'épilogue à cette progression d'influences étrangères à la chapelle et à sa vocation, on élève dès 1614 un nouveau tombeau à Saint-Gonery. Il prend place dans la tour porche, face à l'ancien sarcophage mérovingien, et ébauche ainsi un équilibre avec le pôle opposé où se dresse le tombeau de l'évêque, véritable consécration du temporel. La vie de la chapelle met en valeur cette sourde rivalité par ses deux axes de parcours : issus tous deux du même point de départ (l'entrée sud), ils se séparent, l'un, parcours de dévotion, menant le pèlerin vers les deux tombeaux et la sortie occidentale, l'autre rapprochant le paroissien du chœur où il pourra admirer, durant les offices, le témoignage de la vanité d'un évêque.

La chapelle de Saint-Gonery, à défaut d'une architecture de qualité, révèle en un raccourci saisissant toute l'ambivalence esthétique de la Bretagne des XV^e et XVI^e siècles. Les hésitations et les paradoxes de son mobilier et de sa décoration heureusement conservés, nous invitent à saisir plus que l'histoire d'une chapelle et de son culte, l'état des mentalités artistiques à une époque charnière.

Michel MAUGER,
stagiaire à l'*Inventaire-Bretagne*.

(4) Cf. J.-Y. Copy, *Les tombeaux en Haute-Bretagne, aux XIV^e et XV^e siècles*, thèse, III^e cycle, Université de Rennes II, 1981.